

# PRÉAMBULE

Ce livre est issu d'une rencontre entre Valens Kabarari et Elise Delage.

Valens Kabarari est né et a grandi à Kigali, au Rwanda. Il a sept ans quand commence le génocide, durant lequel disparaît la majorité des membres de sa famille. Pendant sa période lycéenne à Kigali, il dirige l'AERG (l'Association des Etudiants et Elèves Rescapés du Génocide). Il quitte ensuite le Rwanda pour la France et arrive à Lyon en 2008. Passionné de cinéma il intègre un BTS d'Audiovisuel puis l'INA (l'Institut National de l'Audiovisuel).

Elise Delage aborde l'histoire du génocide des Tutsis pendant ses études de lettres modernes à Paris III, notamment par la lecture du témoignage d'Esther Mujawayo *Survivantes* qui influence son choix professionnel. Elle commence alors des études de psychologie clinique à Paris et arrive à Lyon en 2009 pour les poursuivre.

En 2010, mis en lien par Ibuka – Mémoire et Justice (Organisation Non Gouvernementale qui œuvre pour la mémoire du génocide des Tutsis du Rwanda), Elise et Valens

se rencontrent autour de la nécessité de créer un espace de paroles pour les rescapés résidant à Lyon. Au fil de leurs échanges se tisse un lien particulier et ils construisent ensemble un dispositif original avec un groupe de jeunes Tutsis rescapés. Ces temps d'échange se déroulent alors de janvier à juin 2014. Enregistrées puis retranscrites, les paroles forment un témoignage collectif unique, qui aboutit, grâce à la rencontre avec le metteur en scène Dominique Lurcel, à une transmission publique et théâtralisée : *TUTSI ! – Paroles de rescapés par les rescapés eux-mêmes* (coproduction Passeurs de mémoires/Ibuka Rhône-Alpes).

Le jour où Valens émet le souhait d'écrire sa propre histoire, Elise propose de l'accompagner dans ce processus de mise en récit au travers d'entretiens enregistrés, retranscrits, reformulés puis réécrits en binôme. Le récit *Vivant* est le fruit de ce travail à quatre mains.

Elise vit à Lyon où elle travaille en tant que psychologue clinicienne au CMP (Centre médico-psychologique) de Lyon-Vaise, qui a pour vocation de proposer des psychothérapies en LSF (Langue des Signes Française). Valens vit dans les Vosges où il poursuit ses projets de théâtre et de cinéma et continue de sonder la complexité de son histoire et plus largement celle du génocide.





## NI DATE NI HEURE

Dans notre village, tout le monde savait que le génocide allait éclater. Officiellement, il a commencé le soir du 6 avril 1994, après l'attentat contre l'avion du président Habyarimana, mais, pour nous, il avait débuté bien plus tôt. Je suis toujours étonné quand j'entends parler «du génocide», comme s'il s'agissait d'une chose tombée comme ça, d'un seul coup. On s'attendait à un événement dont on ne connaissait ni la date ni l'heure, et même nous, les enfants, sentions bien qu'il allait se passer quelque chose d'inévitable. Dans mon quartier, nous n'étions pas beaucoup, nous, les Tutsis, et nous savions depuis un certain temps qu'on allait tous nous exterminer. Quand je jouais avec mes amis en cour de récréation, dans le quartier ou à la maison, ils finissaient toujours par me le rappeler : «sale cafard!», «serpent!». Ils m'avaient surnommé «Ténia», sorte de petit nom insultant, pour me différencier des autres. Cela pouvait partir d'un simple jeu d'enfants. J'avais fini par m'y habituer. Je me souviens très bien de la première fois que mon ami d'enfance m'a appelé Ténia. Il avait trois ans de plus que moi, c'était le fils d'une voisine Hutu qui nous cachait avant le génocide, avec qui je dormais dans le même lit, comme des frères. Nos mères discutaient, on jouait aux billes juste à côté, et au bout d'un

moment, je ne sais pas ce qui lui a pris, peut-être avait-il juste perdu, il a commencé à me traiter de sale cafard, de ténia. Habituellement, ces insultes ne me faisaient plus rien, mais le fait que ces mots-là sortent de sa bouche m'a blessé. Je me suis mis à pleurer et me suis avancé vers ma mère pour le lui dire. Elle a alors regardé notre voisine pour lui demander de réagir, mais celle-ci nous a lancé : « Bah oui, vous êtes Tutsis ! » Comme si la réaction de son fils était normal. Sur ma colline, nous vivions au milieu de nos voisins Hutus. Quand je jouais avec mes camarades, je devais m'éclipser à certains moments, car ils se mettaient à me frapper. Je me demandais : « Mais pourquoi c'est moi que tout le monde tape ? Et pourquoi suis-je Tutsi ? Pourquoi est-ce qu'on me tape parce que je suis Tutsi ? » Je me souviens d'un rituel : quand une famille faisait du vin de bananes, nous, les enfants, y allions pour manger les bananes et boire leur jus avant qu'il ne soit fermenté. C'était une tradition à laquelle je ne pouvais pas toujours participer car l'accès à certaines maisons m'était interdit, celles des extrémistes Hutus. Je me souviens notamment d'un voisin, Léonard, qui était connu pour être raciste dans le village. Il habitait à quelques maisons de chez nous et je n'avais pas le droit d'entrer chez lui. Une amie de ma mère chez qui je me rendais souvent avec mon camarade Hutu pour apporter quelque chose ou transmettre un message habitait à côté de chez lui. Pour nous y rendre, nous prenions des raccourcis qui nous faisaient traverser les enclos voisins, et notamment le sien. Moi, je n'avais pas le droit de prendre ce raccourci alors que mon ami Hutu, lui, traversait sans problème. Je devais faire tout le tour, simplement parce que j'étais Tutsi. Tout cela a commencé à me travailler. Je me disais que pour le moment je souffrais, mais quand je serai

adulte et que j'irai à la mairie pour faire ma carte d'identité, je demanderai d'y inscrire « Hutu ». Je n'en parlais à personne, sauf peut-être à mon ami, mais je me répétais ce secret : « Quand je serai grand, je serai Hutu. » C'était mon rêve !

Quand je voyais les cartes d'identité de mes parents, je me disais : « Mais pourquoi ont-ils choisi Tutsi ? Ils sont fous. » Pour moi, Hutu ou Tutsi, c'était quelque chose qu'on demandait à la mairie au moment de faire sa carte d'identité et il n'y avait aucune différence si ce n'est cette simple mention. Qu'est-ce qui me différençait de mon ami ? Pourquoi donc demander d'inscrire Tutsi sur sa carte d'identité si cela apportait autant de problèmes ? Un beau jour, à force d'être sans cesse insulté sans comprendre pourquoi, je me suis dit que j'allais quand même demander à mon père pourquoi il avait fait ce choix. Il m'a répondu que lui-même était né Tutsi et qu'il fallait que je pose cette question à mon grand-père. Je suis donc allé voir mon grand-père qui m'a raconté l'histoire de Gihanga : « Gihanga, le créateur du Rwanda, le pays des mille collines, vivait sur sa colline avec ses trois fils : Gahutu, Gatutsi et Gatwa. Un beau jour, il décida de les envoyer porter du lait à l'un de ses amis. Il donna à chacun un icyatsi, un pot, rempli de lait. Après avoir parcouru plusieurs collines, les trois frères commencèrent à se sentir fatigués et à avoir faim et soif. Gahutu s'arrêta pour boire du lait de son icyatsi, Gatwa, lui, aperçut un lièvre derrière lequel il se précipita pour le chasser, renversant son icyatsi dans sa course. À l'arrivée, seul Gatutsi avait pu conserver tout le lait. À leur retour, lorsqu'ils racontèrent leurs mésaventures à leur père, celui-ci leur dit : « Toi Gatutsi, je te confie le bétail, tu garderas toutes les vaches. Toi, Gahutu, je te transmets mon domaine,

tu t'occuperas d'en cultiver les parcelles. Toi, Gatwa, tu seras le gardien des forêts, tu pourras y chasser à loisir". C'est ainsi que Gihanga partagea ses biens entre ses trois enfants.»

En me racontant cela, mon grand-père savait pertinemment que ce n'était pas réel et qu'il s'agissait d'un mythe fondateur. C'était sa manière de me parler de ce qu'on s'était alors mis à appeler les «ethnies». C'est donc comme cela qu'on me les a présentées.

Avant la colonisation le concept d'ethnie n'existait pas au Rwanda. On l'a traduit en Kinyarwanda par le mot *Ubwoko* qui voulait dire «espèce» et qu'on utilisait pour les animaux, les plantes ou les légumes. *Ubwoko* pour différencier les humains entre eux n'existait pas. Ou bien, s'il s'agissait d'humains, on l'utilisait de manière péjorative. Je me souviens par exemple que quand je faisais des bêtises, ma mère ou les voisins pouvaient dire *Uyu ni bwoko ki?* «Mais il est de quelle espèce celui-là?». À mon sens, c'est justement pour son aspect dénigrant que ce mot a été choisi pour signifier les ethnies au Rwanda au moment de la colonisation. On a donc commencé à utiliser ce terme pour désigner les Tutsis, les Hutus et les Twas alors qu'à l'origine il s'agissait en fait de classes sociales. Tutsi vient de *Umutunzi*, «le propriétaire», celui qui possédait des vaches et appartenait à la classe sociale des éleveurs. Si l'on possédait moins de dix vaches, on ne pouvait pas uniquement vivre de l'élevage, il fallait donc aussi cultiver : on appartenait alors à la classe sociale des cultivateurs, les Hutus. Les Twas, originellement chasseurs, fabriquaient des pots mais étaient surtout des artistes, comédiens ou chanteurs. À cette époque, comme autrefois en France, les artistes appartenaient à la classe sociale inférieure

et leur rôle était d'amuser les riches. Mais au sein de ces classes, rien n'était figé. Si tu commettais une faute grave, le roi avait le pouvoir de te confisquer tes vaches et tu changeais de catégorie sociale, ou encore, si ton père, propriétaire de nombreuses vaches, te déshéritait. Mais cela pouvait aussi se faire par le biais d'un mariage ou par le simple choix de devenir *Sagihobe* « artiste ». Il s'agissait donc véritablement de catégories sociales, comme en France lorsque l'on différenciait la noblesse, la bourgeoisie et la paysannerie.

Depuis le génocide, les Rwandais sont revenus sur leur vision des ethnies mais je pense qu'on entretient toujours une certaine confusion en affirmant qu'il ne s'agissait pas des Tutsis, des Hutus et des Twas mais plutôt des dix-neuf clans qui existaient à l'origine au Rwanda : les Abanyiginyas, les Abasingas, les Abegas, etc. Ces dix-neuf clans étaient en fait des familles.

Étant donné qu'au Rwanda il n'y avait pas de nom de famille, on donnait un nom générique aux descendants d'une même lignée. Mon arrière-arrière-grand-père, qui était roi, s'appelait Gahindiro, je suis donc *Umuhindiro*, « descendant de Gahindiro ». S'il y avait eu des noms de famille comme en Europe, aujourd'hui je m'appellerais Valens Gahindiro. Mais chacun portait son propre nom et si on voulait savoir qui tu étais exactement, tu devais te présenter en refaisant toute ta généalogie. Pour moi, cela aurait donné : « Je suis Kabarari de Kabarari de Bitugangando de Rutikanga de Rubimbura, de Nyabigondo du Roi Yuhi IV Gahindiro. » Tu finissais par conclure : « Je suis Umuhindiro et notre totem, c'est la grue couronnée. » Tu faisais ainsi référence au roi du clan auquel

tu appartenais, ton premier ancêtre. Ces clans étaient donc de grandes familles qui se partageaient les collines du Rwanda. Ils étaient liés, parlaient la même langue et avaient les mêmes coutumes ; seule les différenciait la génétique. Ils ne rentrent donc pas non plus dans la définition que l'on donne à ethnies. Mon grand-père m'a dit autre chose qui confirme ce que je pense encore aujourd'hui : *Inya butatu, Ya gihanga* «Voilà comment est née la trinité du créateur.» Les Belges nous ont insufflé la trinité de la religion catholique, le père, le fils et le Saint-Esprit. C'est de cette trinité qu'est née celle de Gihanga et la création des ethnies Tutsi, Hutu et Twa. Au Rwanda, on disait qu'on ne pouvait pas vivre sans le chiffre trois : les trois pierres sur lesquelles on posait la marmite pour cuisiner et qui la rendaient stable et les trois piliers à partir desquels on construisait les maisons rwandaises. On retrouvait cette sorte de «Sainte Trinité» dans tous les éléments de la vie quotidienne et ce, jusqu'au pays, construit par ces trois ethnies. Sans les Tutsis, sans les Hutus ou les Twas, le Rwanda ne pouvait exister. C'est un peu la même musique qui résonne en France dans l'expression «Black Blanc Beur». Dans les pays de culture catholique, cette trinité forme un équilibre fondamental et on ne peut pas vivre sans. Mais ça, ce ne sont que des discours politiques et religieux qui ont été soufflés aux Rwandais à l'église. Ces concepts ont débarqué chez nous avec la colonisation et la religion catholique importée par les Belges. Ces derniers ont été très efficaces pour convaincre intimement les Rwandais qui ont fini par se dire qu'ils étaient bien trois espèces différentes qui formaient le Rwanda. Quand mon grand-père m'a raconté cette histoire de Gihanga, j'ai compris que Tutsi représentait bien plus qu'une simple mention sur une carte d'identité, mais toute une histoire,

celle de mes grands-parents, de mes ancêtres. C'est comme cela que j'ai appris que nous étions des descendants de Tutsi, et qu'être Tutsi était une transmission. J'aurais pu être fier de descendre de quelqu'un qui avait accompli son devoir, mais je suis reparti déçu. J'ai considéré que j'étais Tutsi, un point c'est tout et que tout était donc foutu pour moi.

A sept ans, pendant le génocide, je vivais avec toute ma famille dans la commune de Rutongo, une banlieue de Kigali. Au Rwanda, surtout dans les villages, on s'installait à côté de nos parents. Quand tu devenais adulte, ils te donnaient une parcelle, tu construisais ta maison et fondais ta propre famille. Mes parents habitaient donc à côté de mes grands-parents paternels, qui eux-mêmes habitaient à côté de mes arrière-grands-parents paternels. Mon père était l'aîné. Il avait trois sœurs, Bernadette, Marie, Domitille, et un petit frère, Wellars. Bernadette était partie avec la famille de son mari. Domitille et Marie vivaient là, avec leurs enfants, mes cousins et cousines, ainsi que mon oncle qui avait une vingtaine d'années. J'ai donc grandi avec tout ce monde autour de moi. Je me souviens que mon arrière-grand-mère est décédée juste avant le génocide et que le deuil avait été une véritable fête. Nous nous disions : «Elle est morte de vieillesse, tant mieux pour elle.» Nous étions contents qu'elle soit morte et qu'ainsi elle échappe au malheur qui allait arriver.

Tous les soirs, nous allions dormir chez notre voisine, et tous les matins, ma mère venait nous chercher. On se réveillait, se lavait et s'habillait pour aller à l'école comme si de rien n'était. Je venais de commencer l'école primaire. J'y allais de temps en temps, mais parfois on nous disait : «Ah non !

Aujourd'hui il ne faut pas y aller ! » Ma grande sœur ne s'y rendait plus depuis un petit moment. Mes parents, eux, dormaient dans la forêt. Comme nous, ils s'habillaient au petit matin et retournaient au village pour reprendre leur vie normale alors qu'ils n'avaient pas fermé l'œil de la nuit, cachés aux pieds des arbres. Parfois, nous avions une sorte de répit. Tout dépendait des informations que mon père avait récoltées le soir dans les bistrot. Lui qui avait un problème d'estomac et ne buvait pas une goutte d'alcool en temps normal, avait commencé à fréquenter ces bars pour s'informer. Il était le seul Tutsi du quartier que l'on respectait parce qu'il était très discret et n'affichait pas ses idées politiques. Cela lui permettait de sortir le soir pour se renseigner auprès de certains Hutus du quartier qui faisaient partie du MDR<sup>1</sup>, le parti de l'opposition. Parfois, on lui disait : « Attention, on a fait une réunion, ce soir, ne dormez pas à la maison ! » Il passait alors chez les autres Tutsis pour relayer l'information.

Tous les Hutus du quartier adhéraient peu à peu au MDR, que dirigeait le conseiller de notre secteur. L'idée qui circulait par rapport au déclenchement du génocide était alors : « Habyarimana est mort et les gens se sont mis en colère » ; mais chez nous, les Hutus détestaient Habyarimana. La haine dépassait les simples partis politiques et on trouvait des extrémistes partout, même chez les partisans du MDR. Le génocide était préparé principalement par la jeunesse des

---

<sup>1</sup> Mouvement Démocratique Républicain fondé en 1991, lors de la mise en place du multipartisme au Rwanda. Il prend ses racines dans l'ancien Parmehutu (parti politique pour l'émancipation du peuple hutu) mais il prônait une politique débarrassée de l'ethnisme. Tout particulièrement implanté au Sud, il était considéré comme le principal adversaire du régime nordiste d'Habyarimana.

partis au pouvoir, les *Interahamwe* «ceux qui attaquent ensemble», attaquer au sens d'«initier» et de «se battre» du MRND<sup>2</sup> et les *Impuzamugambi* «ceux qui ont le même objectif» du CDR<sup>3</sup>, mais la mise en exécution était plus vaste. Les Hutus extrémistes étaient disséminés dans tous les partis politiques quels qu'ils soient et n'avaient qu'une seule idée en tête : éliminer tous les Tutsis.

Finalement, le génocide était un projet politique devenu populaire au bout d'un certain temps. Que tu sois politisé ou non, tu finissais presque obligatoirement par tomber dans la masse. Il suffit de comprendre comment fonctionnait le Rwanda à l'époque. Tout poussait à plonger dedans. Il m'arrive de comparer ça avec des événements qui n'ont rien à voir, comme la Coupe du monde de foot. Même moi, qui pourtant n'aime pas ce sport, pour cet événement, je me mets dedans, regarde les matchs, j'ai envie de savoir qui a gagné, j'ai mon équipe favorite et je la soutiens. Je suis entraîné dans un processus. Et si en plus l'événement se passe à domicile, c'est encore plus fort. J'imagine le climat en France en 1998 et tout ce que cela a dû provoquer. En quelque sorte, au Rwanda, c'était la même chose. Un événement s'organisait et rassemblait de plus en plus de monde. Il y avait un côté excitant et même les personnes non politisées se retrouvaient prises dans l'engrenage. Elles commençaient à chanter les chansons avec les autres. Tout était fait pour ça.

---

<sup>2</sup> Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement, parti unique jusqu'en 1991 et membre affilié de l'Internationale Démocratie Chrétienne (IDC). En 1992, le MRND fonde le mouvement de jeunesse les *Interahamwe*, milice armée soutenant le Président Habyarimana.

<sup>3</sup> Coalition pour la Défense de la République, parti politique rwandais (1992–1994) qui propageait une idéologie ouvertement raciste envers les Tutsis qu'il considérait comme une race distincte et non appartenant à l'identité rwandaise.

C'est pour cette raison que même les personnes qui n'avaient pas de véritable haine ont participé au génocide. Les Hutus n'ont pas tué les Tutsis seulement parce qu'ils les détestaient mais surtout pour faire comme tout le monde, parce que tuer un Tutsi, c'était la norme, ce qu'il convenait de faire. En tout cas, c'est comme cela que je me représente les choses aujourd'hui.

Je me souviens d'un épisode marquant qui a eu lieu juste avant le génocide. Nous étions dans une période transitoire, où les accords d'Arusha allaient être signés. Nous attendions les élections et le gouvernement en place n'était pas vraiment légitime. Habyarimana avait accepté le multipartisme et il y avait une sorte de démocratie, mais, en même temps, la liberté d'expression permettait à la haine contre les Tutsis de se propager. Pendant cette période, il y avait beaucoup de contestations et les gens s'approprièrent le bien de l'État qui n'était plus considéré comme légitime, notamment le bois des forêts protégées. On appelait cela *kubohoza* « pillage », le terme a été utilisé ensuite par les génocidaires pour désigner le viol des femmes. Il n'y avait plus de limite, que ce soit dans les forêts ou dans les mots. Il n'y avait plus de tabous, on pouvait haïr les Tutsis librement et le dire à voix haute. Moi, je l'ai senti dans ce que mes amis pouvaient me dire. Quelque chose avait changé et tout devenait permis. Je vous laisse imaginer l'atmosphère qui régnait alors dans le quartier et plus largement dans le pays.

Aujourd'hui, quand je discute avec des amis rescapés, les plus âgés me disent qu'ils avaient des amis Hutus avec qui ça se passait bien. Moi, je n'ai pas connu cette période où Hutus et Tutsis pouvaient vivre en harmonie. Je n'ai connu

que celle où j'étais un souffre-douleur pour mes amis Hutus, enfin si je peux les appeler ainsi. Il y avait des moments où il m'était dangereux de jouer avec eux. Un après-midi, pendant Kubohoza, tandis que les villageois pillaient la forêt et que je jouais avec mes camarades, un gamin a décroché une grosse pierre qui a roulé sur un autre. Celui-ci est décédé sur le coup. Nous nous sommes mis à crier, alertant les parents qui se sont précipités sur la colline. En me ramenant, mon père ne cessait de me répéter : « Heureusement que ce n'est pas toi qui as touché la pierre, parce qu'alors c'était la mort de tous les Tutsis. » Je me souviens qu'en arrivant à la maison, j'ai été accueilli par tous les Tutsis du quartier qui s'étaient réunis chez nous, inquiets. Je revois leur soulagement quand ils ont appris que ce n'était pas moi le responsable. Un peu à l'écart de leur conversation, je me rappelle avoir entendu que nous avions eu de la chance de ne pas tomber sur un gamin plus âgé et plus malin qui aurait pu dire que c'était moi et alors c'en était fini de nous. Ce jour-là, j'ai vraiment senti à quel point je pouvais porter la responsabilité du sort de l'ensemble des Tutsis du village. C'est pour cette raison que je ne me permettais pas de faire ou de dire certaines choses avec mes amis. Quand ils commençaient à me taper où à m'insulter, je me laissais faire sans rien dire, c'était trop risqué, il fallait faire profil bas. Jusqu'au génocide, je n'ai connu que ça. Voilà le climat dans lequel j'ai grandi.

Je n'ai pas connu le « Rwanda d'avant » comme on l'appelle. Aujourd'hui, je m'aperçois que je n'ai pas le même regard que les rescapés qui étaient adultes au moment du génocide. Cela me laisse une impression étrange. Comme j'étais enfant, je n'étais pas en mesure de comprendre ce qu'il se passait

correctement et j'ai toujours la sensation que mon vécu est secondaire. Il y a beaucoup de choses dont j'évite de parler et même auxquelles j'évite de penser. Je ne suis sûr de rien. En parlant de ce que je ressentais, de ce que je voyais et de ce que je comprenais à l'époque, j'ai souvent peur de dire des bêtises. J'étais très jeune et rapidement je n'avais plus mes parents pour m'expliquer ce qui arrivait. Je doute parfois de ma capacité à interpréter, à sept ans, ce qui se passait sous mes yeux. J'étais seul, j'ai dû compter sur ma mémoire et je ne lui fais pas entièrement confiance. Il y a des choses que j'ai pris l'habitude de garder pour moi. Intérieurement, je me dis souvent : « Valens, tu étais un enfant, tais toi, tu n'as rien à dire ! » Le fait que je sois seul et qu'il n'y ait pas mes parents ni mes proches pour attester de mon vécu, c'est comme s'il n'existait pas réellement. Même si je comprenais de travers, j'ai envie de raconter mon histoire, celle de Valens et de ce qu'il comprenait avec son regard d'enfant.